

## HISTOIRE EPISTEMOLOGIE LANGAGE

REVUE PUBLIEE PAR LA SOCIETE D'HISTOIRE ET D'EPISTEMOLOGIE DES  
SCIENCES DU LANGAGE AVEC L'AIDE DES CONSEILS SCIENTIFIQUES DES  
UNIVERSITES DE PARIS 7 ET PARIS 8,  
ET DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.  
JOURNAL PUBLISHED BY THE SOCIETY FOR THE HISTORY AND THE  
EPISTEMOLOGY OF LANGUAGE SCIENCES, WITH THE SUPPORT OF THE  
UNIVERSITIES OF PARIS 7 AND PARIS 8, AND THE CNRS.

Directeur/Éditeur  
S. Auroux

Comité de rédaction/Associate editors  
J.-Cl. Chevalier, B. Colombat, J.-J. Courtine, S. Delesalle, P. Lardet, F. Nef,  
I. Rosier, J.-P. Saint-Gérard.

Comité de lecture/Advisory editorial board  
H. Aarsleff (Princeton), A. Ahlqvist (Galway), J. Andresen (Durham), W. Ayres-Benneu  
(Cambridge), H. Brekle (Regensburg), G. Clerico (Reims), D. Cram (Oxford),  
M. Dascal (Tel Aviv), F. Desbordes (Grenoble), M. Dominicy (Bruxelles), R. Engler  
(Bern), L. Formigari (Rome), D. Gambarara (Consenza), M. Glatigny (Lille),  
E. Hovdhaugen (Oslo), A. Joly (Paris), K. Koerner (Ottawa), J. Lallot (Paris), P. Le  
Goffic (Caen), A. Nicolas (Lille), Cl. Panaccio (Trois-Rivières), J.-Cl. Pariente  
(Clermont-Ferrand), I. Ricken (Halle), D. Roulland (Rennes), R. Sarmiento (Madrid),  
P. Schmitter (Münster), F. Soublin (Aix), M. Tavoni (Pise), T. Taylor (Williamsburg),  
C.H.M. Versteegh (Nijmegen), V. Salmon (Oxford).

Secrétaire de Rédaction  
J. Arpin

Adresser toute correspondance  
All correspondence should be sent to  
HISTOIRE EPISTEMOLOGIE LANGAGE,  
DÉPARTEMENT DE RECHERCHES LINGUISTIQUES  
UNIVERSITÉ DE PARIS 7 : TOUR CENTRALE - 8<sup>e</sup> ETAGE  
2, PLACE JUSSIEU, 75251 PARIS CEDEX 05.

Abonnement/Subscription  
par fascicule/single issue : 95 FF.

Les commandes doivent être envoyées directement à la revue (accompagnées du  
paiement pour les personnes privées).  
For subscription write to the Journal (individual orders should be prepaid).

Conditions spéciales aux adhérents de la SHESL  
Special conditions for members of the SHESL  
Voir p. 3 de couverture/see inside back cover

© PUV St-Denis 1992

ISSN 0750-8069

## DU TRAVAIL DE L'ESPRIT A LA DANSE DE LA COORDINATION

Jürgen TRABANT

**ABSTRACT :** Criticizing the traditional representationism of the standard theory of the cognitive sciences according to which cognition is a representation of the outside world and language represents this representation in order to communicate it to others, the Chilean biologists Humberto Maturana and Francisco Varela have developed a language theory which is in many respects close to Humboldt's. The paper tries to confront Humboldt's conception of the « labor of the spirit » with Maturana and Varela's theory a vision of language as « a dance of behavioral coordination ».

**RÉSUMÉ :** En critiquant le représentationnisme traditionnel de la théorie cognitiviste standard selon laquelle la cognition serait une représentation du monde extérieur et le langage aurait comme fonction de représenter cette représentation pour ensuite la communiquer aux autres, les biologistes chiliens Humberto Maturana et Francisco Varela ont développé une conception du langage qui, sous maints égards, se rapproche de celle de Humboldt. L'article tâche de confronter la conception humboldtienne du « travail de l'esprit » avec la théorie de Maturana et Varela qui dissout radicalement toute représentation dans une « danse de la coordination ».

### 1. Remarques préliminaires

Le titre du colloque « opérations mentales et théories linguistiques » évoque les trois opérations mentales de la tradition : concevoir, juger, raisonner. Dans le contexte de la philosophie classique, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, la bataille rageait autour de la première opération mentale, la génération des concepts, la conception. Le vainqueur de cette grande bataille fut le langage — en principe. Car la grande innovation du XVIII<sup>e</sup> siècle, de Locke via Condillac, Herder, Hamann jusqu'à Humboldt, était l'intégration du langage dans le

processus de la génération des idées, le tournant linguistique de la théorie de la connaissance, un premier *linguistic turn* de la philosophie. Liant le concept indissolublement au mot, la première opération mentale, la conception, était devenue création linguistique, et, par là même, chose historique, appartenant non pas seulement à un sujet individuel déterminé mais aussi à une communauté historique.

Mais cette révolution passa plutôt inaperçue dans le *mainstream* de la philosophie. Il fallait donc la répéter, c'est-à-dire il fallait réinventer le *linguistic turn* au début de notre siècle (je ne pense d'ailleurs pas seulement à Wittgenstein mais surtout à Cassirer). Mais de nouveau, l'impact du tournant linguistique n'était pas très fort ; surtout, ce tournant linguistique ne se répandait pas en dehors de la discussion linguistique ou philosophique. Le fait que la pensée est création linguistique est un théorème qui ne fait pas partie du savoir quotidien du monde moderne, donc du savoir quotidien des gens comme des ingénieurs, des psychologues, des mathématiciens, des créateurs d'ordinateurs et de sciences cognitives. Ces gens maintiennent par contre la théorie archiclassique selon laquelle nous formons des concepts indépendamment des langues et des mots qui ne serviraient qu'à communiquer nos pensées aux autres.

Face à ces convictions très démodées dans des recherches ultramodernes, l'histoire des idées linguistiques pourrait certainement servir d'instrument de critique. C'est pourquoi j'avais d'abord l'intention de confronter le « travail de l'esprit » humboldtien — travail de synthèse linguistique — à cette bonne vieille théorie de la représentation que l'on retrouve un peu partout dans les sciences cognitives. Mais comme à l'intérieur même des sciences cognitives il y a une critique de ces vieilleries philosophiques, une espèce d'auto-critique des sciences cognitives, j'ai trouvé plus intéressant de m'occuper de celle-ci sous l'angle de l'histoire des idées linguistiques. Sans qu'ils aient lu Humboldt, le neurobiologue chilien Humberto Maturana et son compatriote Francisco Varela ont présenté — comme une critique des sciences cognitives — une théorie biologique de la connaissance qui, malgré des différences certaines, ressemble à la théorie humboldtienne sous maints égards. J'ai donc essayé de confronter Humboldt à Maturana/Varela (*M/V*), le « travail de l'esprit » à leur « arbre de la connaissance » (titre du livre le plus populaire de Maturana/Varela). Et je dois avouer que « les racines biologiques de la connaissance humaines » (soutitre de ce livre) ne semblent pas seulement correspondre à la créativité de « l'organe formateur de la

pensée » humboldtien, mais s'en avèrent être, de leur côté, un rhizome assez inquiétant.

Pour situer leur position, Varela (1990) dessine une carte du pays de la science cognitive<sup>1</sup>. Il présente comme les quatre moments les plus importants des sciences cognitives les étapes suivantes : d'un côté, 1. les débuts cybernétiques et 2. la version cognitiviste standard, et, de l'autre côté, 3. l'opposition connexionniste et 4° leur opposition neurobiologique que j'aimerais appeler « énaïvistique », terme forgé d'après le verbe anglais *enact*, c'est-à-dire : « produire en agissant ». L'opposition connexionniste lutte surtout pour une mathématique plus souple — type théorie du chaos. La tendance « énaïvistique », représentée par Varela et Maturana, s'oppose surtout au représentationnisme de la version standard du cognitivisme.

La position standard des sciences cognitives — nous la connaissons tous, parce qu'elle est simplement une version du représentationnisme européen le plus classique — veut que la cognition soit un « miroir de la nature ». Elle présuppose donc un monde extérieur comme source d'information, information qui est travaillée par le cerveau (ce n'est plus « l'esprit », mais ça ne change pas grand-chose), appareil réagissant sélectivement aux marques de cet environnement et créant des représentations. La théorie présuppose donc que le comportement intelligent consiste en « représentant ou en copiant le monde comme étant d'une certaine manière » (Varela 1990 : 39), et elle ajoute que l'intelligence dans ses traits essentiels ressemble tellement à l'ordinateur que la cognition — la pensée comme on disait autrefois — peut être définie comme un calcul avec des représentations symboliques (Varela 1990 : 37). Tandis que l'opposition « chaotique » se dirige surtout contre ce côté calcul des symboles, l'opposition énaïvistique est dirigée contre la présupposition d'une représentation du monde extérieur. Francisca Varela résume sa position comme suit :

L'idée fondamentale consiste donc en ce que les capacités cognitives sont indissolublement enchevêtrées à l'histoire d'une vie, comme un chemin qui comme tel n'existe pas mais qui naît seulement par le processus de marcher. Il s'ensuit que ma conception de la cognition ne consiste pas en ce que la cognition résolve des problèmes moyennant des représentations, mais plutôt en ce qu'elle produise d'une manière créatrice un monde dont l'unique condition exigée est qu'il rende possible

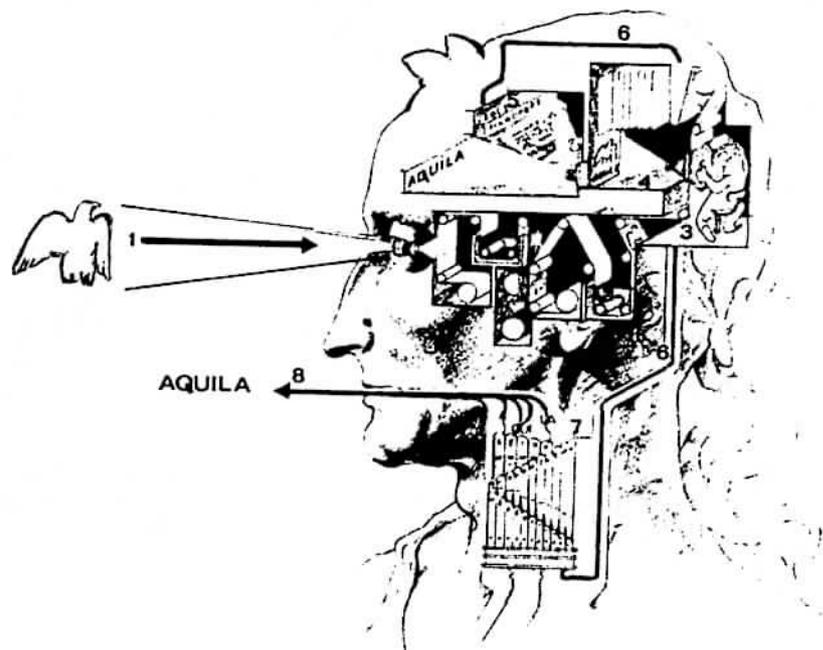
1. Le titre anglais le dit explicitement : *Cognitive Science. A Cartography of Current Ideas* (1988). Je me réfère à la traduction allemande de ce livre. Malheureusement, je n'ai pas pu trouver de traductions françaises des livres de Maturana et Varela.

des actions effectives : il garantit la continuation de l'existence du système en question en son identité spécifique (Varela 1990 : 110).

Les formules « continuation de l'existence », « créateur », « produire » (bring forth) sont des éléments d'un discours biologique. Mais cette science de la vie ne se veut pas seulement science de la vie de l'espèce (universelle) mais aussi bien du genre (culturel) et de l'individu (Varela 1990 : 111) : « action effective » et « identité spécifique » nous renvoient au domaine classiquement culturel et historique. Avec cela, cette science de la vie ne répète cependant pas l'impérialisme traditionnel des sciences de la nature, l'expansion du naturel au culturel, mais elle procède plutôt dans le sens inverse, c'est-à-dire elle se « culturalise ».

## 2. L'ennemi commun : la représentation

Ce que Maturana/Varela critiquent dans les sciences cognitives actuelles, c'est leur représentationnisme, c'est-à-dire la théorie selon laquelle la connaissance serait une représentation d'un monde extérieur qui, de son côté, serait représentée par le langage à des fins communicatifs. Ils représentent leur adversaire de la manière suivante (figure 1 est une illustration que M/V reprennent de F. Kahn) :



L'homme classique — César — se trouve face au monde extérieur (1). Le monde extérieur se projette à travers les sens — l'oeil de préférence — à l'intérieur de César (2) sur l'écran de son cinéma intérieur (3). La représentation est une image de l'objet extérieur (4). Voici déjà terminée la partie strictement cognitive de ce processus. A partir de maintenant il y a changement d'objectif : la communication (et peut être l'emmagasinage des représentations). A ce but, l'homme ajoute une séquence phonique — ou virtuellement phonique, une séquence de lettres — à l'image (5). Et pour effectivement communiquer, il transmet (6) cette séquence virtuelle aux organes de phonation, aux « orgues » vocaliques, (7) qui produisent des sons (8). Ce qui caractérise ce modèle — c'est le modèle millénaire et inéradicable de l'aristotélisme le plus classique — est la dualité entre représentation mimétique de la réalité extérieure et représentation non-mimétique de la première représentation à des fins communicatives.

## 3. Le travail de l'esprit

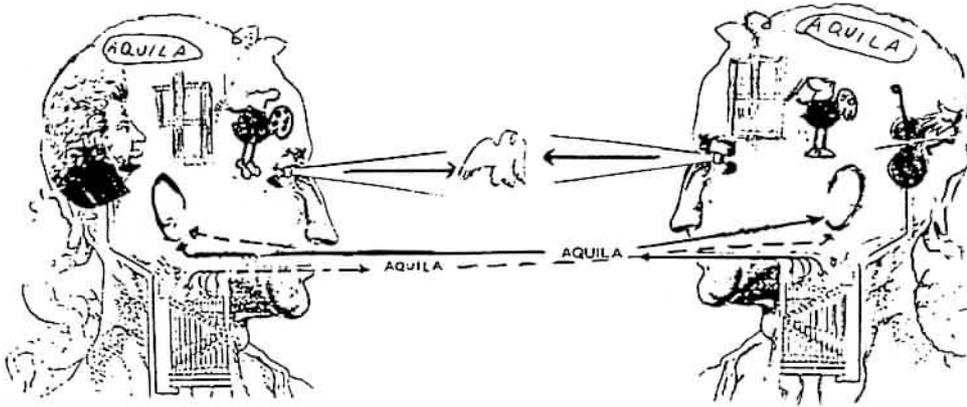
Partant de ce modèle de la cognition comme représentation, j'ai essayé, en reprenant l'image de Maturana/Varela, de visualiser dans la figure 2 la conception de la connaissance chez Humboldt, le travail de l'esprit :

Le langage est ce travail de l'esprit, se répétant éternellement, de rendre le son articulé susceptible d'exprimer la pensée (Humboldt 1903-37, VII : 46).

Sans explications ultérieures cette célèbre phrase pourrait très bien s'accorder avec le modèle représentationniste : Le son articulé [aquila] exprime la pensée, l'image de l'aigle. Plus exactement, cette phrase humboldtienne semble se référer à la deuxième partie du modèle représentationniste : la pensée est pensée, le concept est conçu, et maintenant il faut seulement ajouter le son articulé à la pensée pour que celle-ci puisse être exprimée.

Mais ce n'est certainement pas cela ce que Humboldt a voulu dire. Il apporte plusieurs changements importants au modèle représentationniste que je vais résumer en huit points. En reprenant, dans la figure 2, la tête du premier modèle, j'ai cependant voulu signaler qu'il ne le bouleverse pas entièrement mais qu'il en maintient aussi certains éléments. Ce qui frappe au premier coup d'oeil, c'est que

César ne se trouve plus seul, que le travail de l'esprit est un travail communautaire :



1) En ce qui concerne César lui-même, il y a d'abord **changement de priorité** : L'aigle n'est plus la première chose, la source de toute l'action. Le monde extérieur ne s'impose plus en maître absolu. Nous sommes dans un contexte kantien où le sujet est primordial. C'est dans ce renversement de priorité que consistait la révolution copernicienne de la philosophie kantienne. Utilisant des termes fichtéens, Humboldt considère la « Thathandlung des Ich », l'action du moi, comme le point de départ de toute connaissance. L'action du moi n'est pas tout, mais elle est le noyau, l'étincelle de laquelle jaillit la connaissance.

2) Du côté sujet maintenant, il n'y a plus de machine de représentations du monde extérieur. Il n'y a plus de cinéma intérieur, mais une activité artistique ou poétique : Voici le petit peintre qui n'est pas un peintre réaliste, mais un créateur, un poète, quelqu'un qui fait, qui crée quelque chose.

3) J'y ai mis un peintre, parce que Humboldt parle de « visions du monde » (Weltansichten) que crée le langage. Mais j'y ai ajouté un compositeur et un petit violon parce que ces visions du monde sont plutôt des créations musicales, des écoutes du monde et donc des voix du monde.

4) Quand Humboldt dit « vision du monde », il dit aussi qu'il y a un monde. Le monde ne disparaît pas dans un subjectivisme absolu. Les langues ne créent pas ex nihilo mais en travaillant le monde. Il y a

même, pour être plus exact, deux mondes donnés dans la théorie de la connaissance humboldtienne : le monde extérieur et le monde intérieur. Et les langues sont des visions (ou des écoutes) de ces deux mondes. Les langues sont créées à partir d'une relation dialogique avec le monde extérieur aussi bien qu'avec le monde intérieur donné (les catégories). La théorie humboldtienne est, à cet égard, une transformation linguistique du schématisme kantien.

Dans ce moment-ci, qui est le moment représentationnel de la théorie humboldtienne et que nous pourrions appeler son **sémantisme**, nous sommes certainement en présence de la différence la plus profonde avec Maturana/Varela. Chez eux, la dimension sémantique se dissout complètement dans un pragmatisme radical, le cognitif se dissout totalement dans l'interactif.

5) Ce que crée le sujet poétique, dans le travail de l'esprit, le langage, n'est pas un moyen de transmission de la pensée. Il n'y a pas à proprement parler de pensée prélinguistique à laquelle la machine de communication ajouterait des signifiants sonores. Mais c'est la pensée même qui est créée comme son, comme mot : aquila est la création de cette poïesis. Voilà que la pensée est devenue pensée distincte, elle a reçu distinctio (Leibniz) par la synthèse avec le son<sup>2</sup>. Le son articulé est la pensée. Il y a une unité indissoluble entre le son articulé et la pensée. Le travail de l'esprit de rendre le son articulé susceptible d'exprimer la pensée est donc le travail cognitif même.

6) Ce travail cognitif est donc en même temps articulation, articulation dans le sens le plus phonétique qui soit : mouvement des organes vocaliques. C'est pourquoi j'ai laissé les organes du premier modèle qui produisent ce son.

7) Mais avec cela nous venons à un autre changement important du modèle représentationniste : La production vocale est **réflexive**. Elle retourne au créateur, à l'oreille du poète. Elle est écoutée par le producteur même. Il faut même ajouter que sans l'écoute la production vocale n'aurait pas lieu. L'écoute est partie intégrale de l'articulation. L'oreille est, comme dit Humboldt « le sens de l'articulation » — mon oreille et l'oreille de l'autre.

2. C'est par cette distinction conférée au langage par le son que la conception linguistique de Humboldt diffère de celle de Leibniz pour qui le langage n'est que *notio clara confusa*.

8) Car il faut — et ceci nous éloigne définitivement du modèle représentationniste — l'écoute de l'autre pour que le travail de l'esprit soit achevé. Et il faut le travail de l'autre, la production langagière de l'autre. Le travail de l'esprit qui n'est jamais terminé parce qu'il se répète éternellement, n'a parcouru toutes les étapes de sa création que lorsque, comme dit Humboldt « ma parole est répercutée de la bouche de l'autre ».

Pour résumer le travail de l'esprit, la première opération mentale selon Humboldt, laissez-moi citer le fameux passage de l'oeuvre principale de Humboldt, de *l'Introduction à l'oeuvre sur le kavi* (VII : 55) :

L'activité subjective forme un objet dans la pensée. Car il n'est pas une seule espèce de représentations qui puisse être considérée comme pure contemplation réceptive d'un objet déjà donné.

Voici la priorité et l'activité de la subjectivité.

L'activité des sens doit se lier synthétiquement à l'action intérieure de l'esprit, et de cette liaison s'arrache la représentation.

Ceci est crucial : le produit de l'esprit est encore vu comme représentation (*Vorstellung*), mais cette représentation qui s'arrache est le langage.

La représentation devient objet face à la force subjective et retourne, perçue de nouveau comme objet, dans la force subjective.

Voilà l'écoute, la réflexivité. Tout ce mouvement cognitif est travail du langage. Humboldt précise :

Pour cela, cependant, le langage est indispensable. Car, comme en lui l'effort spirituel se fraye un chemin par les lèvres, le produit de cet effort retourne à l'oreille. La représentation est alors vraiment transposée en objectivité réelle, sans pour autant être soustraite à la subjectivité.

Mais jusqu'ici le mot ne quitte pas encore le domaine de la subjectivité. Il faut enchaîner sur l'autre, il faut « que le mot formé par moi soit répercuté par une autre bouche » (VII : 56), ou, dans les termes de l'article sur le duel :

Mais cette objectivité apparaît encore plus parfaite si [...] celui qui pense voit la pensée vraiment en dehors de lui-même. Cela est seulement possible dans un autre être, doté comme lui d'une puissance de représentation et de pensée (VI : 26).

Et cette puissance de représentation et de pensée est le langage, la faculté linguistique.

#### 4. La danse de la coordination

Le tournant linguistique de la théorie de la connaissance autour de 1800 — Humboldt en est le représentant le plus connu — consiste donc avant tout en une transformation linguistique du modèle de la représentation : La représentation elle-même devient mot, le visuel devient acoustique, le mot-représentation devient réflexif, pour trouver finalement son accomplissement dans la production langagière réciproque de l'autre, dans le dialogue. Ce tournant est en même temps accompagné d'un changement de science pilote sous-jacente : Tandis que le vieux modèle représentationniste est un modèle mécanique, le nouveau modèle fonctionne d'après des modèles biologiques. Le langage est, selon Humboldt, « l'organe formateur de la pensée ». Il en est, bien sûr, la matrice, l'utérus. Le modèle de la productivité langagière est la biologie de la reproduction sexuelle.

Il y a cependant, dans Humboldt, une grande prudence envers le biologique. Humboldt ne cesse de répéter que dans le domaine du culturel tout est différent, que la culture ne peut pas être identifiée au domaine de la nature. Il n'en reste pas moins vrai que son modèle de la productivité cognitive et langagière est un modèle naturel : l'organe formateur. Mais il faut ajouter en même temps que le concept même d'organe est un concept téléologique, que c'est la finalité qui régit l'organe. La nature — la vie, la créativité — n'est donc jamais vue comme un mécanisme causal mais comme un objet culturel, comme s'il y avait un telos, une fin dans l'objet naturel : S'il y a donc naturalisme dans la théorie humboldtienne, c'est un naturalisme qui est lui-même profondément culturel<sup>3</sup>.

Chez Maturana/Varela qui, bien sûr, ne connaissent pas Humboldt, mais qui s'en rapprochent — Varela lit Heidegger et Gadamer — on retrouve certains éléments de cette critique de la théorie

3. Cf. Trabant (1992 : 165, 173sq.).

représentationniste traditionnelle. C'est pourquoi, sous maints aspects, elle m'a paru familière, tout en étant très étrangère sous d'autres égards. Les moments qui me sont familiers sont :

1. le tournant linguistique de la théorie de la connaissance ;
2. que la connaissance humaine est la création d'un monde langagier, qu'elle est poeisis plutôt que mimesis ;
3. que le tournant linguistique repose — comme base de la création commune — sur l'amour, sur la communauté des êtres humains basée sur des liens affectifs ;
4. que la théorie est une critique du mécanisme au nom de la Vie.

Ce dernier point contient pourtant aussi une première différence entre Humboldt et Maturana/Varela. Maturana et Varela étant des biologistes avec des perspectives radicalement scientifiques, ils projettent explicitement une théorie des fondements biologiques de notre connaissance. Mais, bien qu'explicitement biologique, cette théorie ne creuse pas de fossé entre le naturel et le culturel : elle est une théorie de la continuité entre le naturel et le culturel. C'est-à-dire (un peu comme chez Humboldt) cette théorie biologique elle-même n'est pas totalement naturaliste, mais elle contient, dans son centre, un noyau « culturel ». Je me réfère au concept central de cette théorie, à celui d'autopoiesis : La vie n'est pas une machine, les êtres vivants sont des systèmes autopoétiques, des systèmes se créant eux-mêmes. C'est le culturalisme de cette théorie biologique qui la rend accessible pour nous historiens de la pensée, théoriciens du langage, philologues.

Un deuxième point de divergence entre la vieille et la nouvelle critique du représentationnisme est plus important et plus inquiétant pour la théorie du langage : la pragmatisme radicale de la théorie du langage, l'interactionnisme absolu, la dissolution totale du sémantique dans la danse de la coordination. Sous cette perspective, la théorie de Maturana/Varela peut être résumée de la manière suivante :

1) Il n'y a plus de première opération mentale, il n'y plus de formation de concepts. Dans leur critique féroce du représentationnisme, pour M/V, la connaissance n'est plus ni le travail de l'esprit (sur un monde extérieur ou intérieur), ni une machine qui s'approprie un monde (input), qui ramasse des informations qu'elle transforme à l'intérieur d'un black box pour ensuite exprimer cette information et la transmettre à d'autres. Toute la figure 1 est *complètement* nié.

2) M/V critiquent spécialement le fait que les sciences cognitives façonnent leur conception de la connaissance sur le modèle de

l'ordinateur, comme machine qui reçoit des informations de l'extérieur qu'elle transforme et puis transmet. Ceci, selon M/V, contredit la structure fondamentale de la vie qui ne fonctionne pas comme cela. Les systèmes vivants ne sont pas des machines de traitement d'information, mais ce sont des systèmes autopoétiques, des systèmes qui se créent eux-mêmes, des systèmes producteurs de mondes — de mondes au pluriel — et non pas représentant le monde.

3) Toute poeisis de tout système est appelée connaissance : toute action est connaissance. Cet actionnisme radical dissout toute théorie de la connaissance qui situerait la cognition seulement dans la relation sujet-objet.

4) M/V racontent, dans *L'arbre de la connaissance*, l'histoire de la connaissance humaine comme la transformation de la première autopoiesis des formes élémentaires de la vie jusqu'à la connaissance humaine proprement dite<sup>4</sup>. En tant qu'autopoétique tout système vivant - qui bien sûr est en contact avec un monde extérieur — est un système qui produit un monde et non pas un système qui reproduit le monde.

5) Dans l'évolution de ces systèmes autopoétiques le langage apparaît comme la dernière et plus haute forme des systèmes vivants, plus exactement comme dernière forme d'un système social et communicatif. Le langage est social et communicatif, sa première fonction est donc celui d'organiser l'interaction. Mais attention : le concept de communication même a changé. Puisqu'il n'y a pas traitement d'information et représentation d'information, il n'y a pas non plus transmission d'information. « Communication » est définie différemment, comme « formation mutuelle d'un monde commun par une action commune » :

Il va de soi que dans une telle perspective l'activité de la communication ne consiste pas dans la transmission d'information d'un expéditeur à un destinataire, la communication doit plutôt être comprise comme la formation mutuelle d'un monde commun par une action commune. Nous produisons notre monde dans des actes de parler communs. Ce sont des propriétés déterminées de nos langues qui rendent possible cette génération en commun (Varela 1990 : 113).

Le langage humain, selon cette théorie, naît parce que les êtres humains connaissent des liens affectifs et sociaux très profonds. En ceci

4. Cette ascension de l'autopoiesis des formes élémentaires de la vie jusqu'à la connaissance humaine, en tant que autopoiesis transformée, ressemble sous maints égards à la sensation transformée de Condillac.

M/V se trouvent aussi proches de Rousseau pour qui la formation du langage est due aux « besoins moraux », pour qui « Aimez-moi ! » ou « aidez-moi ! » sont les deux mouvements sociaux et affectifs fondamentaux, les noyaux générateurs du langage. Par la figure 3, M/V illustrent le comportement social, le réseau des relations sociales dont le langage serait une forme organisatrice :



6) Est donc primordiale la relation moi-toi, la relation sociale, qui est en même temps création d'un monde. Malgré les bases biologiques de ce réseau social, la théorie de M/V considère le langage comme une **création culturelle**, c'est-à-dire comme comportement acquis, non inné, comme une acquisition onto-génétique, non phylo-génétique.

7) La fonction du langage étant celle de la **coordination du comportement**, il produit un réseau de comportements sociaux. Il ne crée pas de concepts, il ne crée donc pas de mots avec des significations. Le langage est, selon la formule des auteurs, une

« dynamique du couplage structural des organismes interagissants » (Maturana/Varela 1990 : 223).

8) Ce qui est proprement humain dans cette dynamique du couplage est un **second niveau d'organisation**, introduit dans et par le langage : le langage crée sa propre réflexion. Le langage organise pour ainsi dire sa propre structure. Le noyau de cette création réflexive est le moi, celui qui parle, et tout ce qui appartient au moi (le domaine du discours de Benveniste). Humboldt savait que le moi est une création linguistique et il appelait le dualisme du moi et du toi le « type originel » (Urtypus) du langage. La production de ce système réflexif inhérent à la langue est typiquement humain. Le langage humain crée donc l'observateur qui est l'instance de la connaissance par excellence. La dernière étape de la connaissance est donc une création de ce comportement coordinateur appelé langage.

Pour résumer : Concevoir comme représentation du monde extérieur ou même comme travail linguistique de l'esprit n'existe plus selon la théorie « énavériste » de Maturana/Varela. La première opération mentale s'est complètement dissoute dans un réseau de comportements sociaux. Les « concepts », les « représentations », les « idées », toutes ces vieilleries sémantiques n'existent donc plus comme telles. Il n'y a plus que la danse de la coordination, réglée par une chorégraphie de la coexistence. Les bonnes vieilles significations que nous croyons transporter et produire avec les mots sont des descriptions sémantiques de choses en vérité pragmatiques : des descriptions de la « danse, incroyablement raffinée, des coordinations du comportement » (252).

Comme chez Humboldt, je résume par une citation ce qui me paraît être le cœur de cette théorie du langage créée par des biologistes qui nous viennent à l'encontre. Qui donnent un rôle de premier ordre au langage dans la vaste galaxie de la Vie, qui connaissent la profonde créativité du langage, qui accentuent le côté érotique du comportement linguistique dont ils relèvent la spécificité humaine. Mais qui nous posent le grave problème de la manière d'exister de la signification.

Le langage ne fut pas inventé par quelqu'un seulement pour internaliser un monde extérieur. C'est pour cela qu'il ne peut pas être utilisé comme un moyen de manifester un tel monde. Il s'agit plutôt du fait que l'acte de la connaissance dans la coordination du comportement que constitue le langage produit un monde par cet être-dans-la-langue. Nous donnons forme à notre vie dans le couplage mutuel linguistique, non pas parce que la langue nous permet de nous révéler nous-mêmes, mais parce que nous consistons dans le langage comme devenir permanent que

nous produisons avec les autres. Nous nous trouvons dans ce couplage co-ontogénétique ni comme un point de référence préexistant ni par rapport à une origine mais comme une transformation permanente dans le devenir du monde linguistique que nous créons en communauté avec d'autres êtres humains (Maturana/Varela 1990 : 253).

## REFERENCES

- Humboldt, W. von (1903-36) *Gesammelte Schriften* (éd A. Leitzmann et al.), Berlin : Behr (réimpr. Berlin : de Gruyter 1967), 17 vols.
- Maturana, Humberto R. et Varela, Francisco J. (1980) *Autopoiesis and Cognition. The Realization of the Living*, Dordrecht/Boston/London : Reidel.
- Maturana, Humberto R. et Varela, Francisco J. (1990) *Der Baum der Erkenntnis. Die biologischen Wurzeln des menschlichen Erkennens*, München : Goldmann (esp. : *El árbol del conocimiento* 1984).
- Trabant, Jürgen (1992) *Humboldt ou le sens du langage*, Liège : Mardaga.
- Varela, Francisco J. (1990) *Kognitionswissenschaft — Kognitionstechnik. Eine Skizze aktueller Perspektiven*, Frankfurt am Main : Suhrkamp (angl. : *Cognitive Science. A Cartography of Current Ideas* 1988).

Reçu Octobre 1992

Freie Universität Berlin  
adresse de l'auteur :  
Krampassplatz 4B  
D. 1000 - Berlin 33  
Allemagne

Créée en janvier 1978, la SHESL est avant tout un lieu international de discussion et de circulation de l'information. Elle s'efforce de regrouper et de faire communiquer tous ceux qui s'intéressent : à l'HISTOIRE qui documente sur les modèles utilisés autrefois et/ou ailleurs, renseigne sur les processus d'évolution et leurs causalités - à l'ÉPISTEMOLOGIE, qui met en perspective critique et analyse les procédures cognitives de l'ensemble des sciences du langage (linguistique, grammaire, rhétorique, logique, pragmatique, philosophie du langage, sémiotique).

Les moyens utilisés sont : 1. l'organisation de rencontres variées; 2. la publication d'un Bulletin d'information; 3. la publication d'une revue; 4. la publication de documents de travail.

*Les adhérents reçoivent les publications de la Société.  
Les personnes morales peuvent être membres de la SHESL*

COTISATION 1992 : 250 FF

- chèque bancaire ou postal, à l'ordre de la SHESL
- mandat postal
- virement bancaire, SHESL, n°04014950, BNP, 9, rue P. Langevin F-93100 Montreuil
- carte VISA, adresser numéro et date d'expiration à  
S. Kessler-Mesguich  
15, rue Linné  
F-75005-Paris

The SHESL was created in January 1978 in Paris to be a place for international meetings for researchers whose work touches on the HISTORY and EPISTEMOLOGY of Language sciences. History documents past models and is central to the study of evolutionary processes. Epistemology offers critical perspectives for the language sciences : linguistics, rhetoric, logic, pragmatic, philosophy of language, semiotics. The SHESL fulfills its role by : 1. organizing a wide range of meetings and 2. editing a) a Newsletter; b) a journal; c) working papers.

*Members receive the publications of the Society.  
Membership is available for Institutions.*

MEMBERSHIP DUES 1992 :  
250 FF

- Methods of payment:
- by check to the order of SHESL
  - if you don't have an account in France a) by bank money order to SHESL, n°04014950, BNP, 9, rue P. Langevin F-93100 Montreuil or b) by credit card (VISA network only), send number and date of expiration to  
S. Kessler-Mesguich  
15, rue Linné  
F-75005-Paris

ADMINISTRATION 1991-1992 :

- Présidence* : J. Lallot (Paris); *Vice-présidence* : J.M. Fournier (Paris), F. Mazière (Paris)  
*Secrétariat général* : J. Baumgarten (Paris), F. Desbordes (Grenoble).  
*Trésorerie* : S. Kessler-Mesguich (Paris), B. Colombat (Grenoble).  
*Autres membres du Conseil d'administration* : S. Archambault (Paris), S. Auroux (Paris), M. Baratin (Paris), J.L. Chevillard (Paris), J.L. Chiss (Paris), D. Coste (Genève), I. Rosier (Paris).  
*Comité international* : A. Ahlqvist (Galway), H.E. Brekle (Regensburg), N. Bocadorova (Moscou), J.-Cl. Chevalier (Paris), C. Chiesa (Genève), M. Dascal (Tel-Aviv), B. Kaltz (Regina), C.H. Kneepkens (Nimègue), E.F.K. Koerner (Ottawa), B. Nerlich (Nottingham), H.-J. Niederehe (Trèves), R.H. Robins (Londres), P. Schmitter (Münster), M. Tavoni (Pise), T.J. Taylor (Williamsburg).  
*Président d'honneur*: R.H. Robins (Londres).